

Et le ciel
se refuse
à pleurer...

Du même auteur chez À vue d'œil :

Retour à Belle Étoile

Les Sœurs Ferrandon

Gérard Glatt

Et le ciel
se refuse
à pleurer...



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0226-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Pour Madeleine, encore
et toujours*

*et pour Clarisse Enaudeau
que je remercie de sa confiance
et son précieux soutien*

*Comme un guetteur mélancolique,
J'observe la nuit et la mort.*

Guillaume APOLLINAIRE

Germaine

Le 17 août 2016. Pour le coup, ce n'était pas de la blague, Tronchet faisait vraiment la tronche quand le docteur Echenoz est enfin arrivé. Parce que ça faisait déjà une bonne heure qu'il l'avait appelé, regrettant de n'avoir pu le faire de là où il était, bien au-dessus de la ferme où pâturaient ses vingt vaches, sur le chemin du Grand Arvet, lorsqu'il avait découvert Germaine, sa femme, sous le tronc d'un sapin qui s'était abattu sur elle et l'avait aplatie comme une crêpe. Il était d'autant plus chagrin que, de son côté, pour la dégager de là-dessous, ce qui n'avait pas été une mince affaire, on le comprendra aisément, à cause du branchage, plus épais qu'un roncier, puis la ramener, la portant dans ses bras, il lui avait fallu tout l'après-midi, en exagérant à peine. C'est assez dire que si vraiment on avait pu espérer un instant la sauver, ce qui n'était pas le cas, l'arrivée de l'homme de science, bien trop tardive, n'avait plus d'intérêt que pour constater le décès et délivrer le permis d'inhumer.

Ce 17 août, après l'avoir un tant soit peu arrangée – robe et savates, cheveux aussi –, Tronchet avait soulevé Germaine, et, tout en ayant soin d'éviter les ornières du chemin, il avait entrepris de la ramener à la ferme, le regard porté loin devant, jusqu'où, semblait-il, l'horizon se heurtait aux montagnes. Son regard, que pas une larme ne troublait, ne fixait rien de précis, hormis ce que sa mémoire fidèle à quelques instants de sa vie lui avait alors imposé. Tel ce joyeux rire, le rire d'Antoine, le fils qu'il avait eu de Germaine, le rire aigret, déjà très lointain d'un enfant heureux d'apporter avec lui, comme un trésor entre ses mains, ce que sa maîtresse, un jour, lui avait appris à l'école. Cette phrase que Victor Hugo avait écrite cent quatre-vingt-onze années plus tôt, en août 1825 : « La vallée de Sallanches est un théâtre ; la vallée de Servoz est un tombeau ; la vallée de Chamonix est un temple¹... », comme lui et

1. Victor Hugo publia la relation de ce voyage dans les Alpes tout d'abord dans la *Revue de Paris*, en 1829, puis, en 1831, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Adèle, son épouse, accompagnés de leur petite Léopoldine, alors âgée de un an, voyageaient à travers les Alpes. « La vallée de Sallanches est un théâtre... » Antoine l'avait répétée à ses parents, lors du repas du soir, tandis que sa mère s'occupait à remplir son assiette. Tronchet, en l'écoutant, avait tenté un léger sourire. Ce que Hugo avait écrit était si vrai. Un théâtre, oui, s'était-il rappelé. Un décor qu'il n'aurait jamais pu quitter, sans pareil, unique, que le monde entier enviait à juste titre aux Sallanchards. De son côté, Germaine avait grommelé : « Des niaiseries que tout ça ! Elle a donc pas mieux à vous apprendre ? » Antoine avait aussitôt baissé la tête. « C'est pas avec ce bagage-là, avait-elle continué, hargneuse, que vous serez mieux équipés que les autres pour gagner votre pitance... » Germaine avait-elle oublié qu'elle aussi, vers dix, onze ans, avait appris la même chose ? Que la vallée de Sallanches était un théâtre ? Et que, de cette métaphore, Victor Hugo était l'auteur ? Tronchet, comme son gamin, avait baissé la tête, haussant tout de même un peu, mais pas trop, les épaules. Et le repas s'était terminé ainsi, sans un mot de

plus, jusqu'à ce que Germaine, d'un claquement sec de la langue, ordonnât à Antoine d'aller se coucher. « Demain, il y a classe... » avait-elle achevé. Le gamin avait gagné sa chambre, déçu que son père n'eût pas réagi. Mais résigné. Parce que Tronchet était ainsi. Ce qui n'empêchait pas Antoine de l'admirer plus que tout. Et de tendre bien souvent la main pour que son père la prenne dans la sienne. Car s'il y avait une chose qu'il savait, c'était ce que tous les deux partageaient : une même respiration ; une même vibration de tout leur être lorsqu'ils levaient les yeux sur ce décor sublime, à fleur de ciel, assujetti à l'implacable vigilance de son créateur, le mont Blanc. Protecteur et vengeur. Père nourricier. Seigneur tout-puissant, parfois croqueur d'hommes, d'une sorte d'éden que de hautes barres rocheuses protégeaient de toutes parts. Ici, les Aravis. Là, les aiguilles de Warens. Eden agrémenté de forêts profondes et de riches pâturages. De cascades nombreuses que le vent étirait de temps à autre, sous le soleil, en vastes rideaux de pluie fine. De lacs aux eaux profondes où les enfants nus s'ébattaient. Et que l'Arve, ce torrent colérique, au

bruit sombre et tempétueux, traversait dans toute sa longueur, incivile souvent, et folle, rejointe ici et là par quelques rivières aussi déraisonnables qu'elle. Seul cordon de vie qui raccordait la vallée au reste du monde. Ou distinguait le reste du monde de ce qu'il avait de plus extrême.

Dans la chambre où Tronchet avait déposé le corps de Germaine – pas la chambre qu'ils partageaient, située au premier étage, mais une plus petite, au rez-de-chaussée, qui servait uniquement quand Antoine leur rendait visite – rarement, il faut bien dire ! –, Echenoz n'est pas resté plus de cinq minutes : car, avait-il conclu très vite, elle était bel et bien morte, et depuis un bon bout, sans doute sur le coup, presque sans souffrance, écrasée en diagonale, de la hanche droite vers l'épaule gauche, déjà toute bleue de la base du cou jusqu'au haut des cuisses, vu le sang qui s'était échappé à gros bouillons des veines comme des artères, inondant ses intérieurs dans leur totalité. Parce que Germaine, dont la peau n'avait pas éclaté, pareille à une combinaison de plongée en

néoprène élastique et moulante, ne présentait extérieurement aucune blessure sérieuse, hormis de nombreuses éraflures, qui pût se révéler, sinon mortelle dans l'immédiat, du moins susceptible d'avoir mis rapidement sa vie en danger. Morte sans avoir eu le temps de comprendre, s'était encore dit Echenoz en sortant de la chambre. Mais pouvait-il annoncer ça à Tronchet, qu'il voyait fulminer, en guise de consolation ?

— Alors ? demanda ce dernier, s'étranglant à demi.

On l'aurait cru rongé d'inquiétude, comme si un soupçon de vie pouvait encore animer sa femme.

L'autre haussa les épaules.

— Je suis désolé, Tronchet, répondit-il. Le mal est fait et bien fait. On ne peut plus rien à présent. Je ne pouvais pas deviner à quel point c'était urgent. De toute façon, l'aurais-je su que cela n'aurait rien changé.

Tronchet se retint d'exploser.

— Pouviez pas deviner ! Pouviez pas deviner ! gronda-t-il tout de même en se tordant les doigts.

Puis il écarta les coudes et fit silence.

À quoi lui servait de bouillir comme ça ? Germaine était morte. Déjà morte, quand il l'avait découverte sous les bois. Tout en la transportant, il avait tenté de s'en convaincre, mais il n'y était pas parvenu. Une plume qu'elle pesait, avait-il remarqué, maintenant libérée de toute la méchanceté du monde dont elle était parfois possédée.

Non, non, se disait-il, de colérer comme il faisait, après lui comme après le docteur, ce n'était pas ce qui la ressusciterait. Ce qu'il aurait dû, plutôt, c'était la regretter, il s'en était rendu compte, tandis qu'il pensait bien plus aux soucis qui ne manqueraient pas maintenant de lui tomber dessus, à grandes pelletées, à commencer par le labeur qu'ils s'étaient toujours partagé de manière équitable, même quand elle l'engueulait, souvent pour des riens, pour se défouler. Dans ces cas-là, tout taiseux, afin de prévenir le pire, Tronchet avait l'habitude de quitter la place.

« T'as la trouille, hein ? lui disait-elle en le provoquant. Dis-le que t'as la trouille. »

Mais non, rien, Tronchet ne répondait pas. Il se levait, fuyait le regard de Germaine.

Puis il sortait pour aller pisser – il en avait toujours envie à ce moment-là – et descendait jusqu'à Saint-Martin. À pied. Une sacrée trotte, en pente raide, qui lui rentrait les jambes dans le corps. Et il gagnait le bar-tabac, face au vieux pont, où il était accueilli à bras ouverts.

« Elle t'a encore fait des misères, c'est ça ? » disait Ducroz, le patron, un brave homme.

Quand Tronchet rentrait chez lui, deux, trois heures plus tard, et quelques verres dans le nez, Germaine avait tout oublié. Mieux que ça – était-ce le repentir qui l'avait rongée ? –, tout son travail à lui, en plus du sien, elle le lui avait fait. Ou si ce n'était pas elle, c'était Edmé qui l'avait fait sur sa demande, un brave gars qu'ils avaient vu grandir, de l'âge de leur Antoine.

Parce que Germaine, c'était encore ça : pas seulement une mauvaieseté, un bon cœur aussi ; mais un cœur qu'elle cachait loin, dans le tout profond d'une mine. Des fois qu'on prenne ça pour de la faiblesse. À moins que ce bon cœur ne soit lui-même qu'une posture. Pourquoi pas après tout ?

Après ces réflexions, pas calmé, mais peu s'en fallait, Tronchet a finalement repris la